

Francis Van de Woestyne et Marie-Anne Georges

Sylvain Tesson

Biographie

1972 Naissance à Paris

1991 Traversée de l'Islande à vélo

2009 Prix Goncourt de la nouvelle pour "Une vie à coucher dehors"

2011 Prix Médicis essai pour *Dans les forêts de Sibérie*

2019 Prix Renaudot pour *La Panthère des neiges*

Vrai, brut, naturel

Petit sac à dos, jean noir, gilet en laine douce, veste en cuir, regard perçant, poignée de mains franche. Le rendez-vous a été fixé à la splendide Villa Empain, écrin de la Fondation Boghossian, avenue Franklin Roosevelt, à Bruxelles. Elle accueille en ce moment et jusqu'au 23 janvier 2023 l'exposition "Flags" qui explore la place constante des drapeaux dans l'art, depuis la grande peinture d'Histoire jusqu'aux installations contemporaines, au fil d'un parcours transnational d'échanges et de confrontations. Le choix de Marie-Anne Georges, ma collègue, qui a suggéré et organisé ce rendez-vous, est excellent. Le mélange des drapeaux est à l'image de l'écrivain voyageur Sylvain Tesson.

En ce matin d'automne, la nature est superbe. L'air est frisquet, mais nous choisissons de nous installer sur la terrasse face au bois de la Cambre, réduction miniature des forêts où il aime humer, explorer, découvrir, se perdre, souffrir, aimer. Tout comme la montagne, sa vraie patrie. L'école buissonnière, sa façon de vivre. Sylvain Tesson parle comme il écrit : son verbe est beau, sa langue est recherchée, toujours cristalline, parfois abrupte. S'il aime par-dessus tout la vie, et plus encore le mouvement, il n'aime pas beaucoup le monde tel que les hommes l'ont façonné à leur image, se plaçant à la tête des vivants. En même temps, explique-t-il, l'homme, si puissant, s'est aussi soumis aux objets. Et cette emprise de la technologie sur l'humain lui fait horreur. Pourtant, il le confesse : à Paris, il se comporte comme un Parisien, accumulant des choses inutiles que ses armoires vomissent.

Quel âge a-t-il ? Il vient d'avoir 50 ans. Mais il en a aussi 8 : l'âge de sa renaissance après la chute de dix mètres du parapet d'un chalet sur lequel il était monté, ivre. Il aurait pu mourir... Il s'est relevé avec un traumatisme crânien, de multiples fractures et l'extrême volonté de remarquer, de repartir à la conquête du monde. Aujourd'hui, il ne touche plus une goutte d'alcool et se réveille tous les matins avec une furieuse libido au sens psychanalytique du terme : un appétit de vivre, de se jeter au cou du monde et de l'embrasser. Il n'aura pas d'enfant : "Je ne m'aime pas assez pour me continuer... Je fais des livres : c'est moins fatigant. Un livre, cela fuit ses nuits, cela ne salit pas. Vous les mettez sur une étagère, ils ne bougent pas." Impossible de suivre Tesson sur les sommets. Mais ses paroles sont une invitation au voyage.

V.d.W.



© GUILLAUME

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

J'ai été élevé dans une famille de journalistes: mon père était homme de lettres; ma mère, médecin. Ensemble, ils ont dirigé des journaux médicaux, politiques, littéraires. Nous avons été élevés, mes sœurs et moi, selon le principe cardinal de l'amour de la liberté que mes parents tenaient pour une valeur suprême, coiffant toutes les autres. Mais elle devait s'assortir d'un goût du travail et surtout du travail de l'esprit. Je ne peux pas dire que je sois venu à la montagne par mes parents, qui étaient plutôt membres de la bourgeoisie urbaine, raffinée, amatrice d'art plus que de la vie dans les bois.

Quel enfant étiez-vous ?

Impressionné par les adultes, ennuyé par mon enfance. J'aimais l'école buissonnière. Mais, comme tout était bien organisé pour m'élever, la prison était bien gardée. J'ai attendu de pouvoir prendre la poudre d'escampette et vivre ma vie selon les principes de Stendhal: le mouvement perpétuel, la fuite absolue et la légèreté sensuelle.

Qu'est-ce qui vous a amené à choisir des études de géographe ?

Pour moi, la géographie était une manière de sortir de cette "prison" merveilleuse qui était en réalité un jardin enchanté. La géographie, c'est la lecture du monde. La possibilité d'avoir des instruments d'analyse de ce que l'on voit. C'est l'alphabetisation du voyage, le monde étant le livre, la clé de lecture étant la géographie. J'ai fait allégeance à la géographie comme décor de mon école buissonnière. Je voulais m'ouvrir au monde.

La traversée de l'Islande à vélo a-t-elle été l'étincelle de votre vocation pour les voyages et l'exploration ?

Cela a été une espèce de répétition générale. Les voyages sont parfois des occasions de hasard et, cinquante ans plus tard, on les regarde comme des épisodes logiques d'un parcours rationnel. À 20 ans, j'avais un vélo, j'ai eu envie de faire le tour de l'Islande avec une bande de camarades. Cela fut fondateur pour moi.

Le besoin d'écriture est-il né au même moment ?

Chaque soir, je prenais soin de noter ce que j'avais fait. Je me suis rendu compte que cette discipline quotidienne d'écriture me procurait un grand plaisir. La discipline est devenue un plaisir puis un besoin. L'écriture est la seule manière de lutter contre la dispersion de la vie. Quand vous menez une vie nomade, vous ne vivez que dans la distraction, la variété, la diversion, l'absence de concentration. Si vous n'avez pas une activité de permanence et de recentrement, vous êtes perdu, vous devenez un rhizome flottant dans un marécage.

Qu'est-ce qui pousse les alpinistes à grimper ?

Tout devrait pousser à ne pas grimper. C'est inutile, obscène, immoral, c'est une perte de temps, cela peut faire souffrir les autres en cas de chute, c'est complètement narcissique. Quand vous grimpez, vous vivez toutes les souffrances et toutes les peines et, une fois arrivé au sommet, vous devez redescendre. Pourtant, vous le faites compulsivement. Pourquoi ? Je ne le sais pas. La réponse court l'esprit de tous les grimpeurs. Chacun donne de fausses raisons. Aucune n'est véritable. L'existence humaine fait qu'à un moment on a envie de sortir de soi-même. J'y vois quand même une raison un peu rationnelle. On vit, dans le monde occidental, dans des grandes villes modernes dans lesquelles nous sommes soumis à une espèce de domestication administrative, socio-politique qui réduit beaucoup le champ des libertés. Nous sommes finalement très apprivoisés. Grimper, c'est retrouver sa part sauvage.

Dans votre nouveau livre, "Blanc", vous écrivez qu'un Grec de l'Antiquité aurait pu grimper le mont Blanc... Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Même au Paléolithique, il aurait pu. Quand vous êtes capable de faire les grottes de Lascaux, vous êtes capable de grimper très haut. Mais il a fallu attendre que la montagne ne soit plus le siège des dieux et que l'homme moderne s'octroie le droit d'aller voir là-haut.

Avez-vous peur, parfois ? Aimez-vous la peur ?

J'ai peur en montagne, très souvent. Heureusement ! C'est un outil de travail. C'est un instrument, jusqu'au moment où cela devient une préoccupation trop incapacitante. La peur, c'est la compagne qui vous fait craindre de mourir et qui vous permet de ne pas mourir.

"Nous sommes finalement très apprivoisés. Grimper, c'est retrouver sa part sauvage."

Vous êtes sans cesse en mouvement, sur les routes. Comment choisissez-vous les voyages qui feront l'objet d'un récit ?

Je ne dis pas tout ce que je fais. Je consacre certains voyages au reportage, d'autres non. L'écrivain est un faux impudique. On donne parfois

l'impression de dire tout de soi-même, de livrer son âme, comme si on se faisait hara-kiri sur l'étal d'un boucher pour y exposer ses tripes.

Le 20 août 2014, vous avez fait une chute de dix mètres en escaladant la façade de la maison d'un ami. Vous en êtes sorti avec un sévère traumatisme crânien, de multiples fractures. Vous en avez gardé des séquelles... Qu'est-ce que cela a changé dans votre vie ?

Il y a eu un changement dans la considération, beaucoup plus attentive, une plus grande gratitude de la vie. Avant, je trouvais que la vie était un dû. La vie était mon droit de l'homme. Il était normal que je sois en vie. Et je ne m'intéressais pas à l'extraordinaire trésor qui nous a été octroyé de vivre. L'accident m'a rendu un peu moins nonchalant, désinvolte à l'égard de l'existence. Depuis lors, j'ai l'impression que tout ce que je vis prend une dimension beaucoup plus importante, grave.

L'espoir de pouvoir remarquer vous a-t-il beaucoup aidé dans le processus de guérison ?

Quand j'ai su que je pourrais remarquer, j'ai senti renaître le désir de voyager, mon plaisir infini. Et j'ai eu la chance de vouloir quelque chose: traverser la France à pied et la chance de m'accrocher à ce désir... (relaté in *Sur les chemins noirs, Gallimard, 2016, NdlR*) C'est la seule chose qui importe dans une rééducation post-traumatique: avoir un objectif. Je ne crois qu'aux ambitions modestes, accessibles et plausibles. Avoir ce rêve, le réaliser, cela m'a sauvé.

Vous dites que le visage est le reflet de l'âme. Comment est votre âme ?

Mon visage est tellement disgracié par l'accident que, si mon âme est de traviole comme mon visage, c'est embêtant. Si jamais c'est vrai que le visage est le paysage de l'âme, j'ai l'âme oblique, en biais. Mais qu'est-ce que l'âme ? Mon esprit, je sais ce qu'il pense: il a un grand appétit pour la vie. J'ai une profonde joie de sentir et de raconter dans les textes ce que je sens. J'aime beaucoup l'opération alchimique de l'écriture consistant à transformer l'expérience en propos.

Avant, vous buviez beaucoup. À présent, plus une goutte. Que vous apportait l'alcool à l'époque ?

Réponse de tous les ivrognes: une présence. J'avais l'alcool assez joyeux. L'alcool révèle toujours ce que

l'être est dans son tréfonds. Cela décuplait ma joie de vivre un peu fantaisiste et je faisais le clown. Certains montent sur la table; moi, je grimpais dès que j'avais un coup dans le nez. Je grimpais partout, j'escaladais des immeubles, j'allais sur les toits, je sautais de fenêtre en fenêtre, je me suspendais aux balcons. Quand j'escaladais les cathédrales, j'étais sobre. Mais les escalades d'immeubles, je le faisais chaque fois que j'avais bu, c'est-à-dire quasiment tous les jours.

L'alcool vous manque-t-il aujourd'hui ?

Bien sûr. Mais je compense largement la nostalgie des présences qu'il n'allume plus en moi par l'extraordinaire contentement de la force vitale que j'ai acquise depuis lors.

Craignez-vous l'ennui ?

Comme les héros de Stendhal, j'ai peur de la monotonie, de la grisaille, de la médiocrité des choses, de la lourdeur de la vie, de la laideur mercantile. La société occidentale est en extase devant la technologie. On appelle cela les innovations. Cela m'ennuie profondément. Je préfère aller dans les bois. Je trouverai toujours plus merveilleuse la traversée d'une rivière à la nage que l'acquisition d'une nouvelle application. Je n'ai pas de portable, mais cela commence à me poser des problèmes parce que la vie sans cet engin devient difficile. Imaginez le nombre d'opérations que vous faites avec cet appareil entre votre lever et votre coucher ! Essayez d'acheter un billet de chemin de fer sans cet instrument... C'est un encerclement.

Auriez-vous préféré que le monde s'arrête à un moment de l'Histoire ?

Intellectuellement, on pourrait se dire que les choses se sont gâtées quand l'homme est entré dans une allégeance à la technique: au Néolithique, quand il a inventé l'agriculture et a décidé de contrôler le rendement de la terre. D'autres diront que c'est à la révolution industrielle que la rupture a eu lieu, quand l'homme est devenu un serviteur de la machine dans les grandes industries textiles en Angleterre. Mais je suis très content de vivre maintenant. Je ne peux pas donner une année zéro au début de ma nostalgie. Il y a dans l'homme à la fois le regret d'un âge d'or qui n'a peut-être jamais existé mais qui serait la très belle conversation avec la nature. Et il y a aussi en l'homme une force démoniaque qui le pousse à s'environner d'objets.

À la fin de "Blanc", vous consacrez des pages à l'Empire des Habsbourg. Êtes-vous nostalgique de cette période ?

J'ai une nostalgie pour tout ce qui fut avant moi. Quand je suis en Autriche et que je vois les formes esthétiques de la haute montagne, cela me fait inmanquablement penser aux moules des palais austro-hongrois. En voyant une congère de glace, j'ai l'impression de voir la perruque de l'Impératrice. Et en voyant une sculpture de neige, j'ai le sentiment de voir des cygnes sur un étang où vient se promener Sissi. J'aime cette région du monde, la Mitteleuropa, pour ce que cela a produit de grands et de douleurs, de tragédies et de génies. C'est l'Europe centrale. En termes de poésie, d'angoisse de la condition humaine, il n'y a pas mieux. Kafka, Chagall, Kundera, Stefan Zweig, les peintres allemands: il y a là une matrice incroyable du tourment humain et de la recherche stylistique.

Suite page 48

Suite de la page 47

Slavisant et/ou russophile? Vous avez été longtemps séduit par la personnalité de Poutine...

Je fais partie des personnalités qui se sont trompées. Quand Poutine est arrivé, dans les années 2000, en relevant un pays qui était dans le trente-sixième dessous, qui ne ressemblait plus qu'à l'ombre de lui-même, nous étions nombreux à être contents de voir la Russie revenir sur la scène du monde. Les Russes aussi: Poutine a bénéficié d'une réelle adhésion populaire. Probablement, n'ai-je pas été suffisamment rapide, intelligent, analytique, peut-être ai-je été trop paresseux: je n'ai pas vu que derrière l'homme qui restructurait une Russie en peine, un dictateur se profilait. Je n'ai pas assez participé, j'ai un peu honte aujourd'hui, à la condamnation de Poutine. Mais je me réjouissais aussi de la fin de 70 ans de communisme.

Dans "Blanc", il y a une petite nouvelle intitulée "Égalité - Égalité - Égalité". La scène se déroule en 2053. On en vient à raser les montagnes pour que plus rien ne dépasse dans le paysage. Craignez-vous un nivellement par le bas?

Je n'en ai absolument pas peur: je le

constate! J'en suis consterné. Il y a un nivellement par le bas, une uniformisation qui commence par la langue. Le verbe s'est déjà effondré, nous parlons désormais la langue de la puce, de l'application cybernétique et mercantile. Je ne sais pas si au royaume de Belgique, c'est pareil qu'en France, mais il faut écouter les hommes politiques: c'est fascinant. Ils parlent une langue de banquier, de manager d'entreprise, un sabir plus ou moins débile avec des concepts très flous, une langue horrible, jamais fleurie, sans aucun bonheur d'expression, sans aucune tendresse ni violence non plus, une espèce de waterzooi sémantique abominable. C'est cela que j'ai essayé d'expliquer dans cette nouvelle. Il y a confusion entre égalité et égalitarisme: je donnerais ma vie pour que le monde soit plus juste. Mais je ne crois pas à l'égalité, parce que je m'intéresse à mes semblables. Je connais beaucoup de gens qui me sont infiniment supérieurs, intellectuellement, spirituellement, plus affectueux, plus généreux, mieux dotés que moi. Je trouve aberrant que l'on fasse croire que tous les hommes sont égaux. En revanche, il faut faire progresser la justice. L'égalitarisme, c'est affreux: un vocabulaire de jardinier qui utilise une tondeuse! Égalité, cela devrait être une marque de tondeuse...

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée? La mémoire.

La qualité que vous préférez chez un homme? La force et la beauté.

Chez une femme? La beauté et la force.

Votre principal défaut? La honte d'avouer qu'ils sont nombreux.

Votre principale qualité? L'autodétestation.

Votre rêve de bonheur? L'amour dans la montagne.

Quel serait votre plus grand malheur? Me résigner, me blaser, m'amertumer.

Votre auteur préféré? Victor Hugo.

Votre compositeur préféré? Franz Schubert.

Qu'est-ce que vous détestez par-dessus tout? La tartuferie.

Quel est le don que vous auriez aimé avoir? Le courage.

Comment aimeriez-vous mourir? Vite et violemment.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d'indulgence? Qu'ils ne me ressemblent pas.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire? "La liberté sur la montagne" (Victor Hugo).

"Devant la fulgurance de la vie, aller butiner le plus possible"

Dans "Noir", votre précédent ouvrage, recueil de vos croquis de suicidés, vous écrivez: "la mort est l'aphrodisiaque de la vie"...

La certitude est que la mort sera là. C'est ce que dit la bague, la vanité, que je porte au doigt: une tête de mort. La perpétuelle contemplation d'un crâne vous rappelle votre état de fragilité et cela rehausse le prix que vous octroyez à la vie. Aujourd'hui, dans les sociétés modernes, techniques, jouissives, matérialistes, qui ont tué Dieu, qui ne font plus ni de la beauté ni de la spiritualité, on a tendance à trouver que la mort est obscène, scandaleuse, interdite. Alors qu'on peut considérer que le prix de la vie est aussi sa substance, son intensité, son mystère, sa joie, son malheur.

La beauté de son existence, c'est donc son caractère éphémère...

C'est ce qui en fait le prix. Moi, j'ai choisi l'option du mouvement. Devant la fulgurance de la vie, on peut soit utiliser ma méthode, aller butiner le plus possible, opérer une rafle dans le champ de la vie. On peut aussi choisir la voie sage: s'asseoir sous un arbre, laisser le temps vous traverser. Ces vies-là peuvent être aussi très intenses plutôt que de courir partout.

En qui, en quoi croyez-vous?

Je crois profondément à la Terre. Je ne sépare pas la création de son créateur. Je crois à ce que mon œil voit.

Pensez-vous à la mort, parfois?

Tout le temps.

Qu'y a-t-il après la mort?

Les pissenlits, les asticots et les scolopendres. Et les larmes des gens que vous avez laissés.



PIERRE BISMUTH, "VARIATIONS SUR LE THÈME DES NATIONS", 2022. © J.C. GUILLAUME